

LA CULTURE INTELLECTUELLE AUX ÉTATS-UNIS

Harry BERNARD

EN RAISON d'un préjugé apparemment indéfectible, d'une ignorance indifférente, ou d'une paresse intellectuelle niant l'opportunité d'un regard éveillé outre quarante-cinquième, d'aucuns prétendent chez nous, même dans les milieux censés éclairés, que les États-Unis ne possèdent point de culture. On le disait il y a vingt-cinq ans, on le répète aujourd'hui. Quel aveugle que celui qui ne veut voir! Admis que la masse du peuple américain ne se compose pas de gens de robe, docteurs ès lettres et métaphysiciens férus d'abstraction. Admis également que la culture américaine, ne plongeant pas ses racines dans une tradition millénaire, emprunta d'abord de l'Europe. Elle se libéra cependant, à mesure que s'unifiait le pays et s'éveillait la conscience nationale. A notre époque, depuis un quart de siècle surtout, s'appuyant justement sur la décentralisation et le régionalisme, elle cherche ardemment des moyens d'expression qui lui soient propres.

Un voyage de trois mois près, l'automne dernier, sous les auspices de la Fondation Rockefeller, me permettait de voir, sinon la totalité des États-Unis, du moins une importante partie de cet immense pays. Il me mettait en contact avec des intellectuels, de l'est à l'ouest et du nord au sud. Il m'introduisait dans le monde universitaire, lequel m'ouvrait archives, bibliothèques et musées, me dirigeait vers des monuments et sanctuaires historiques qu'un voyageur moins heureux, laissé à lui-même, eût ignorés sans s'en rendre compte. J'essaierai de dire les impressions recueillies, en fonction de la culture générale, et quelques idées qui s'en dégagent.

Mon itinéraire me permet de séjourner dans vingt États: New-York, Ohio, Illinois, Minnesota, Iowa, Colorado, Utah, Montana, Washington, Oregon, Californie, Arizona, Nouveau-Mexique, Texas, Louisiane, Géorgie, Tennessee, Caroline du Nord, Virginie et Massachusetts. Ayant un objet défini, d'ordre littéraire, je travaille et cause avec les professeurs d'une vingtaine d'universités, je visite près de quarante bibliothèques, universitaires, municipales ou d'État. Les richesses intellectuelles réunies dans ces institutions dépassent les fantaisies de l'imagination.

Hors celles des villes moyennes, les bibliothèques publiques contiennent chacune de 200,000 à 500,000 volumes, quelques-unes davantage, et les bibliothèques universitaires s'avèrent également pourvues. Non seulement de littérature anglo-saxonne, mais des littératures de tous les pays occidentaux. Des établissements vus, les plus considérables sont ceux de New-York, Boston et Los Angeles. Partout un choix remarquable de livres français, et dans les salles de consultation, inévitablement, les dictionnaires de l'Académie française, Littré, Bescherelle, Larousse, Hatzfeld et Darmesteter. Même abondance d'encyclopédies italiennes, espagnoles, allemandes. A Los Angeles, les œuvres d'écrivains français aussi modernes que Proust, Claudel et Valéry, Gide, Georges Duhamel, Mauriac, Morand, Giraudoux, et même des auteurs canadiens-français: Léo-Paul Desrosiers, Claude-Henri Grignon, Robert Choquette, Harry Bernard. A Denver, je m'amuse un moment dans un ouvrage qu'on cherche parfois en vain, l'*Anthologie des Écrivains morts à la guerre* (1914-1918), en cinq volumes. A Portland (Oregon), j'aperçois une édition annotée des *Lettres de Madame de Sévigné*, en douze tomes. A la bibliothèque de l'Université de l'Orégon, à Eugene, le *Catalogue général de la Bibliothèque Nationale de Paris*, en 158 volumes. On admettra que cet assemblage de livres français, disparate autant qu'éclectique, indique quel-

que souci de culture. Le goût du français prend aussi chez nos voisins des formes spéciales, comme en témoignent, par exemple, les bibliothèques de l'Université de Virginie et de *Smith College*, à Northampton (Mass.). La première s'enorgueillit d'une collection à peu près unique du et sur le moyen âge français, la seconde, de ses 3,000 ouvrages canadiens-français.

Les bibliothèques d'importance, universitaires ou autres, possèdent le catalogue de la Bibliothèque du Congrès de Washington, où se trouvaient en 1941 5,592,000 volumes, cependant que la Bibliothèque du Congrès dispose, de son côté, de fiches la renseignant sur 10,000,000 d'ouvrages réunis dans 700 institutions du pays. Ces chiffres disent les ressources mises à la disposition des travailleurs intellectuels, susceptibles de consultation, s'il y a lieu, par le jeu des prêts entre bibliothèques.

Sous un angle particulier, on se rend compte des possibilités de la recherche culturelle, dans les salles d'incunables et livres rares de l'Université du Texas, à Austin. Nous nous représentons trop sommairement le Texas comme un pays producteur de bestiaux, de coton et de pétrole. Agricole et industriel, ce vaste État ne néglige pas pour autant la pensée et la vie de la pensée. A Austin, les collections Wrenn, Aitken et Stark réunissent environ 35,000 manuscrits, premières éditions et autres documents, se rapportant surtout aux littératures anglaise et américaine. Rien de comparable dans les autres universités du pays, sinon à Harvard et à Yale. Dans le genre, la bibliothèque d'Austin se classe parmi les plus riches du monde entier, au nombre de huit ou dix. Elle possède entre autres choses des manuscrits de Milton et de Byron, de Keats et de Shelley, des épreuves corrigées d'un roman de Walter Scott, des textes d'Emily et de Charlotte Brontë, d'innombrables pièces de la période victorienne, et un exemplaire ancien de Shakespeare qui coûta la bagatelle de \$76,000. Même si nombre de ces trésors se gardent sous verre, ils sont accessibles. Sur une remarque de ma part, on m'offre de m'apporter le fameux Shakespeare, s'il m'intéresse.

En marge des bibliothèques, qui fournissent des outils de travail, ne négligeons pas les modes d'enseignement. Si mon voyage ne permet pas une étude sérieuse des méthodes pédagogiques, certains aperçus, cueillis à la volée, ouvrent cependant des horizons. A Boston, les enfants de quatorze ans apprennent le latin à l'école primaire. Au Nouveau-Mexique, de même que dans certaines parties de l'Arizona et du Texas, l'école est bilingue, espagnole et anglaise, et l'espagnol langue de communication. Dans les universités, les cours de lettres ne se limitent pas à l'explication de textes ou à l'histoire littéraire. On enseigne la langue, comment l'écrire et pourquoi. On complète par des leçons de littérature créatrice: facture du roman, de la nouvelle, du conte; prosodie et secrets du vers; art dramatique, lois du théâtre et application. La presque totalité des professeurs savent le français, l'espagnol ou l'allemand, suffisamment pour le parler ou le lire sans difficulté.

Les professeurs ne se choisissent pas au hasard, ou en raison de recommandations influentes. On exige d'eux le doctorat ès lettres, au moins la licence. La plupart, chose fort intéressante, sont des écrivains de carrière, qui poursuivent leur œuvre personnelle en faisant profiter les jeunes de leur expérience. Je donne ici quelques noms: à *North Western*, Chicago, le romancier John-T. Frederick; à l'Université du Minnesota, les historiens Theodore-C. Blegen et A.-L. Burt,

les critiques J.-Warren Beach et John-T. Flanagan, le romancier Robert Penn Warren; à l'Université de Washington, le critique Dudley-D. Griffith, les romanciers Ottis-B. Sperlin et Sophus-K. Winther; à l'Université de Californie, le romancier George-R. Stewart; à l'Université de l'Arizona, les romanciers Richard Summers, Jack O'Connor et Frances Gillmor; à l'Université du Nouveau-Mexique, le critique T.-M. Pearce; à l'Université du Texas, le fameux essayiste Frank Dobie, les sociologues Prescott Webb et Harry-E. Moore; à l'Université d'Atlanta, chez les nègres, le sociologue L.-E.-B. Dubois; à l'Université Fisk (Nashville, Tenn.), chez les noirs également, le sociologue Charles-S. Johnson et le romancier Arna Bontemps; à l'Université de la Caroline du Nord, le sociologue Howard-W. Odum, le dramaturge et romancier Paul Green; à l'Université Howard (Washington), chez les nègres encore, le critique et poète Sterling Brown. J'en passe, mais cette liste donne idée de la situation.

À l'Université de Washington, à Seattle, on se préoccupe particulièrement d'art dramatique. Du point de vue théorique et pratique. Deux théâtres pouvant recevoir chacun 240 spectateurs, le *Penthouse* et le *Showboat*, sont à la disposition des élèves, qui montent eux-mêmes sur les planches. Chaque pièce se répète vingt ou trente fois et le public y assiste, moyennant un prix d'entrée. Les théâtres sont petits, pour permettre aux acteurs de répéter souvent, de perfectionner graduellement leur jeu. Quels résultats? Chaque théâtre accuse un bénéfice annuel d'environ \$7,000, et bon nombre des élèves conquirent la célébrité, tant à Hollywood qu'à New-York: Frances Farmer, Jane Brotherton, Bill Hansen, Robert Fisk, Jane Patton, Jo-Anne Sayre, Marion Hall.

À *Smith College* (Northampton, Mass.), je vois de près les méthodes en usage dans l'enseignement des langues. Maison d'enseignement supérieur pour jeunes filles, *Smith* reçoit normalement 2,000 élèves par an. Conduit par Mlle Marine Leland, j'assiste à une classe de français, pendant laquelle le français s'emploie uniquement. En dehors des cours, les étudiantes vivent à la *Maison française*, où le français est langue de communication en tout temps, aux repas comme dans les moments de temps libre. Aussi les jeunes filles comprennent et parlent le français à un point étonnant. Ce qui vaut pour le français vaut pour l'espagnol, l'italien, l'allemand.

Sans doute, l'on ne doit pas conclure du particulier au général, mais des méthodes identiques, ou également fructueuses, se retrouvent dans l'ensemble du pays. Ne s'explique pas autrement la connaissance des langues étrangères chez les universitaires, la plupart des écrivains, la majorité des lettrés. Dans le sud-ouest, l'Arizona et le Nouveau-Mexique surtout, les professeurs se font un point d'honneur de savoir l'espagnol, comme en d'autres régions leurs confrères s'appliquent à maîtriser le français ou l'allemand.

Comme complément à l'enseignement, les musées jouent aux États-Unis un rôle de premier plan. Musées d'art, d'histoire, de sciences naturelles, de sciences appliquées. À Chicago, le musée des sciences et de l'industrie est unique au monde. Le *Metropolitan Museum* de New-York, le *Museum of Fine Arts* de Boston, l'*Art Institute of Chicago*, le *Cleveland Museum of Arts*, pour ne nommer que les plus importants, offrent aux artistes, étudiants ou amateurs, pour fins d'étude ou leur simple joie, les trésors artistiques des cinq continents et de la plupart des civilisations, des siècles anciens à nos jours. Connaissant depuis longtemps ceux de New-York et de Boston, je m'attarde surtout au musée de Cleveland, où l'on s'extasie de l'accumulation de chefs-d'œuvre français: peinture et sculpture, miniature, orfèvrerie, porcelaine, tapisserie, armure même, marqueterie et meubles de style. De la seule époque moderne, les galeries présentent de nom-

breuses toiles de Monet et Renoir, Manet, Degas, Gauguin, Van Gogh, Cézanne, Rousseau, Puvis de Chavannes, Fantin-Latour, Pissarro, Toulouse-Lautrec, Matisse. Ceux qui savent de quoi il retourne apprécieront à sa valeur cette nomenclature.

Au respect de l'art se joignent, chez nos voisins du sud, l'amour et le culte de l'histoire. Il faut voir avec quelle sollicitude ils conservent les souvenirs de leur passé, du fameux *Plymouth Rock*, dans le Massachusetts, au moindre objet datant de la guerre de Sécession, dans l'un ou l'autre des États du sud-est. Leur goût et leur sens de l'histoire se manifestent dans la conservation des vieilles missions espagnoles de Los Angeles, du voisinage de Tucson ou de San Antonio; dans les collections de *santos* et d'argenterie mexicaine, à Santa-Fe, Taos ou Albuquerque; le musée d'art indien d'Albuquerque; le centre mormon et l'ancienne demeure de Brigham Young, à Salt-Lake-City; la forteresse de l'*Alamo* et le palais des gouverneurs espagnols, à San Antonio; le Vieux Carré français et son musée du Cabildo, la cathédrale Saint-Louis, la Place d'Armes et les édifices Pontalba, à la Nouvelle-Orléans; le musée Elizabet Ney, à Austin; le capitol historique et la maison d'Andrew Jackson, à Nashville; l'église deux fois centenaire *St. John*, la maison consacrée au souvenir de Poë, le capitol de la Virginie et la *White House of the Confederacy*, à Richmond; les édifices de l'Université de Virginie et *Monticello*, témoins attardés de la grandeur de Jefferson, à Charlottesville; les cimetières où dorment les pionniers de la Nouvelle-Angleterre, les monuments consacrés à la gloire peu seraine des Puritains, au cœur même de Boston. Il y en a encore, mais je n'ai pas tout vu.

À propos de l'architecture, inutile d'insister sur le style colonial de la Virginie et des autres États du sud; l'habitation californienne, issue de l'*hacienda* espagnole; les adaptations du gothique, de la Renaissance italienne ou du Tudor anglais; les gratte-ciel de New-York, dont on retrouve copie dans toutes les grandes villes américaines. Signalons cependant, au Nouveau-Mexique, une originale conception architecturale, fortement régionaliste, en harmonie avec le paysage, qui s'inspire des constructions d'*adobe* du *pueblo* indien.

Puisant d'abord aux sources de la civilisation européenne, se fortifiant graduellement par le culte du passé nord-américain, la fierté du sol et de ses particularités, l'éveil du sens national, la culture aux États-Unis tend de plus en plus à des formes d'expression originales, dans la musique et les lettres, les arts plastiques, l'architecture même, les autres avenues du savoir. Pendant longtemps, la recherche porta sur une idée ou conception américaine des choses, mais elle suit aujourd'hui, en raison de l'extrême diversité du pays, une courbe accentuée dans le sens du régionalisme. Cela était inévitable, parce que logique. Les États-Unis ne sont pas un pays homogène, mais une agglomération de petits pays. Chacun a son esprit et son âme, sa vie propre, influencés par le climat et le paysage, l'histoire, les éléments dominants de la population, et chacun entend se manifester avec les mots et les idées qui lui conviennent, qui le reflètent plus parfaitement que d'autres. Chacun et tous ont raison.

Pour un ordre meilleur

Déclaration des Semaines Sociales du Canada
expliquée et commentée

Par le R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

64 pages — 25 sous

ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
MONTRÉAL